



Pour citer cet article :

Van der Horts (Dr Herbert), *Saint-Lazare : prison de femmes*, Paris, Éditions AEsculape, 1957 ; « La grossesse inattendue », p. 61-65.



SAINT-LAZARE
PRISON
DE
FEMMES



par le
Docteur VAN DER HORST

La grosseesse inattendue

SIXIÈME SOUVENIR (1)

PENDANT mes fonctions à St-Lazare, les journaux d'information de la grande presse ont parlé à maintes reprises de la bande des Polonais. Il s'agissait d'un ramassis de gangsters, tous étrangers, en provenance d'Europe Centrale ou Orientale. Ces bandits avaient sur la conscience une quantité d'agressions à main armée et plusieurs meurtres.

Ils furent arrêtés, jugés, et si mes souvenirs sont bien exacts, cinq ou six parmi les plus marquants furent condamnés à mort, et trois d'entre eux effectivement guillotins.

Ces malfaiteurs vivaient avec une demi-douzaine de maîtresses, qui leur servaient de complices et d'indicatrices et dont la plupart ont été détenues à St-Lazare, pendant l'interminable instruction qui dura plus d'un an et demi.

J'avais dans mon service, Maria, la compagne du Chef, et deux de ses camarades, qui appartenaient au même atelier, et qui obéissaient aveuglément à tous les ordres qu'elles en recevaient.

(1) Nouvelle publiée par la revue *Æsculape* de février 1956.

Maria était une Polonaise assez menue, aux cheveux blonds cendrés, de traits plutôt fins, sans rien de remarquable physiquement si ce n'est le regard froid, très appuyé de ses yeux d'un bleu glacé. Son corps assez musclé portait les stigmates d'un accouchement antérieur et elle avait tatoué discrètement sous le sein gauche, exactement à la place du cœur, ce nom : « Janek ».

Elle parlait mal le français, soit parce qu'elle ne le connaissait pas bien, soit parce qu'elle ne voulait pas le parler, mais elle le comprenait parfaitement.

Elle était extrêmement réservée, ne répondait que par des monosyllabes et savait se faire respecter, voire craindre des autres détenues, auxquelles elle n'hésitait pas à administrer des coups sournois ou des morsures profondes en pleine chair, de préférence dans les fesses.

Elle était assez mal vue des Sœurs gardiennes, car elle avait toujours refusé de mettre les pieds à la Chapelle, et ne se gênait pas pour désobéir ouvertement aux ordres qui ne lui plaisaient pas.

Les religieuses la ménageaient quand même, elles sentaient bien qu'elles avaient affaire à forte partie, et que Maria était parfaitement capable de semer la révolte dans son atelier. Deux ou trois fois cependant, elle avait fait quelques jours de cachot, de « *mitard* » suivant l'expression consacrée, pour des fautes qu'il avait dû être impossible d'ignorer.

Elle venait assez souvent à la visite médicale se faire ausculter, car elle souffrait d'une bronchite chronique, que l'atmosphère de la prison était loin d'améliorer, et de certains troubles gynécologiques.

N'ayant jamais de visites au parloir et ne possédant aucun argent personnel, elle travaillait dur pour augmenter son pécule, néanmoins, elle devait se contenter le plus souvent de l'ordinaire de la prison et ne pouvait qu'exceptionnellement s'offrir les suppléments de la cantine.

Son cas était très mauvais : outre ses nombreuses complicités dans les crimes de ses amis, elle avait tiré des coups de revolver et blessé personnellement plusieurs victimes.

Elle pensait donc bien être condamnée sévèrement et quitter après le procès Saint-Lazare pour une maison Centrale, perspective qui était loin de lui sourire, car les conditions de détention étaient autrement pénibles à Rennes, à Metz, à Haguenau ou à Montpellier !

Elle ne recevait jamais de lettres et n'avait d'autres nouvelles directes de son ami, que celles que lui transmettait son Avocat.

★★

Un jour, cette fille qui était assez mince, se mit à engraisser et sa poitrine prit de telles proportions, qu'elle attira l'attention des sœurs qui me l'envoyèrent d'office à la visite.

L'examen fut concluant. Elle était enceinte de cinq mois environ. Comme elle était détenue depuis près d'un an, l'origine de cette grossesse s'avérait mystérieuse...

Ou ? Quand ? Comment ?

Ces trois mots obsédaient les cervelles de tous ceux qui s'occupaient d'elle, d'autant plus que Maria ne voulut absolument rien dire, ni même faciliter des recherches quelconques...

Les gardiens étaient certainement hors de cause, car ils n'avaient jamais de contact avec les détenues, que, du jour de leur entrée au jour de leur sortie, ils ne pouvaient approcher seuls.

La seule hypothèse possible était un rapport avec un garde municipal, dans la voiture cellulaire qui emmenait les prisonnières au Palais de Justice, plusieurs fois par semaine, pour les séances d'instruction de leur procès.

Quand on a vu de près la disposition des cellules grillagées des « paniers à salade » de l'époque, ouvrant toutes sur un couloir central où se tenait le garde de service, les conditions dans lesquelles avait dû s'accomplir l'Acte d'Amour, laissaient absolument rêveur...

Le manque de place, la cellule étant juste assez large pour une personne de corpulence moyenne, le cahotement sur les pavés parisiens d'alors, la promiscuité des autres détenues qu'il était préférable de tenir en dehors de cette performance sportive, la crainte d'être vus au cours d'un encombrement de circulation par le petit judas grillagé, toutes ces contingences avaient dû transformer l'étreinte amoureuse en un numéro d'acrobatie de grand style.

Quoi qu'il en soit Maria fut fort satisfaite de cette grossesse qui allait amener des adoucissements à sa captivité. Les femmes enceintes bénéficient en effet d'un régime spécial, et surtout lui éviter les rigueurs de la Maison Centrale après jugement, car les

futures mamans aussi bien que les nourrices restent toujours à Saint-Lazare.

Elle accoucha dans cette prison, après mon départ, d'un gros garçon, et j'appris de mon successeur que, par une ironie du sort (comme le destin se plaît quelquefois à en semer dans les vies exceptionnelles) cette naissance eut lieu le jour même où son ami, le fameux Janek eut la tête tranchée, devant la prison de la Santé à peu de distance de Saint-Lazare.

Je regrette bien, maintenant que j'écris ces lignes, de ne pas avoir connu dans la vie le destin de ce *produit* d'un gendarme français et d'une criminelle polonaise.

Cet homme, s'il vit encore, doit avoir actuellement trente ans environ. Peut-être a-t-il déjà accompli quelque acte important ?

Nous vivons bien en un siècle, où certain fils de douanier autrichien, sans éducation, peintre en bâtiment dans le civil et caporal dans l'armée, s'est permis sans vergogne de jouer au souverain absolu, de bouleverser le monde et de le plonger dans un bain de larmes et de sang, comme n'en a jamais connu l'Histoire !

